

Un très bel article. JE NE SUIS PAS UN HEROS

Un soldat américain blessé écrit chez lui

Le soldat se remettant lentement de ses blessures, se sentit suffisamment bien pour écrire une lettre. Il indique le lieu et la date : Hôpital de de base 26 – Allerey, France – 23 novembre 1918.

« Chère épouse », c'est ainsi qu'il commence. il écrit avec un crayon à papier sur les 2 faces des 18 feuillets de 13x18 cm. Harry Flinn écrit chez lui et raconte ce qu'il a vécu « là-bas ». Presque deux mois se sont écoulés depuis qu'il a été blessé, quasi mortellement, au 3^e jour de l'offensive Meuse – Argonne. Il avait eu 26 ans 3 semaines auparavant et, maintenant, la majeure partie de son poumon droit s'était affaïssée de façon définitive.

Flinn était vendeur chez Armstrong Cork. Il était célibataire et vivait à Brooklyn quand il a été appelé sous les drapeaux en septembre 1917. Lors de sa première permission, alors qu'il était en formation à Camp Upton à Long Island, il épousa Marion Kenny.

Il partit à la guerre en embarquant sur le « [Cedric](#) » bateau de ligne de la White Star en avril 1918, avec la 27^e Division du 305^e régiment d'infanterie avec le grade de 1^{er} Sergent.

La lettre débute par la description de leur arrivée à Liverpool où les soldats américains marchèrent jusqu'à la gare puis transportés rapidement en train jusqu'à Douvres. Au cours de cette journée, ils eurent à peine le temps de marcher le long des falaises et d'avoir un aperçu de la ville. Le jour suivant, le 2 mai, ils naviguaient vers la France.

« Nous avons traversé le détroit sur un petit bateau rempli à ras bord (nous devons tous porter un gilet de sauvetage). Il pleuvait lorsque nous sommes partis. Quel voyage ! (et pourtant la distance à franchir n'était que d'environ 3 km (20 miles). Le bateau ressemblait à un bouchon sur l'eau. D'abord la proue paraissait s'enfoncer jusqu'au fond du détroit, puis la poupe, puis bâbord, puis tribord. Quelqu'un d'assis, se leva, tout pâle, se dirigea vers le bord pour vomir. Quelques hommes autour de lui commencèrent à plaisanter et ils cessèrent progressivement car tous étaient en train de lutter pour éviter de donner à manger aux poissons. »

Arrivés au camp de repos situé à Calais, de l'autre côté de la Manche, il n'y avait que très peu de logements pour eux.

« Nous nous sommes reposés dans des tentes dont le plancher, en bois, se trouvait à 45 cm (18 inches) au-dessous de la terre, le diamètre du plancher était tout au plus de (10 pieds 30m). Dans cette tente 13 hommes devaient s'y loger avec tout leur équipement. Imagine juste 2 fois 6 fantassins essayant de dormir tête-bêche. Nous pensions à ce moment-là que ce problème combiné au fait de dormir sur un plancher en bois, sans matelas, était une véritable épreuve. Combien de fois, plus tard, j'ai pensé à ces merveilleux châteaux de toile et souhaité être dans l'un d'eux ».

En mai 1918 Flinn et ses hommes firent une percée avec d'autres officiers et sergents de son unité ils partirent surveiller le front britannique à Alette, secteur tenu par les gardes Ecossais. Début juin, ils se remirent en route, prirent le train pour Migneville à l'issue d'un voyage de 9 jours, où ils passèrent du temps à renforcer les points stratégiques sur la ligne de front.

« Tout ce que nous avons fait ici, c'était patrouiller dans le no mans land ou faire un raid. Nous avons seulement eu un blessé pendant les 10 jours où nous étions là. C'était encore moins dangereux ici que de faire un piquenique à Ridgewood.

Pendant que j'étais à Migneville, j'ai été promu et quittais la compagnie. Je suis parti à Baccarat et Rambervilliers, j'ai pris le train pour Nancy où je suis resté 2 ou 3 jours, puis de Nancy à Paris et de Paris à Château-Thierry où je rejoignis la 28^e Division. C'est là que tout a commencé »

Ce qui commença , bien sûr, fut une série de combats autour du saillant, l'armée allemande ayant traversé les lignes britanniques et françaises au nord-est de Paris était concentrée à Château-Thierry. Le 18 juin 1918 alors que le nouvellement promu Second Lieutenant Flinn posait pour la photographie dans un studio Rue St-Honoré à Paris, les héroïques marines du Bois Belleau continuaient à se battre pour conserver leur position. 10 jours plus tard Flinn, avec ce qui restait de la 28^e Division, pris position à proximité en support de la 125^e Division sous commandement français.

Le 15 juillet, les Allemands attaquèrent. A l'extrémité du flanc ouest le 125^e français se décomposa, laissant le 28^e stopper l'attaque allemande. Ils réussirent mais à quel prix ! Flinn avouera plus tard avoir haï les Français, expliquant à l'auteur, son petit-fils, que les Français avaient utilisé les Américains comme chair à canon . En effet, après que les troupes américaines aient aidé à fermer le saillant le bruit courut dans les rangs que la Force Expéditionnaire ne combattrait plus que sous commandement américain et il fut donné au Général Pershing le contrôle des forces US en France.

Ce que Flinn vit et subit au cours des 2 dernières semaines de juillet n'est pas mentionné dans sa lettre mais durant cette même période, le 110^e d'Infanterie participa à la contre-attaque qui réduit à néant les gains de terrain allemands et gagna ainsi sa place dans l'Histoire lors du combat meurtrier de la traversée de l'Ourcq au cours duquel la 110^e Division d'Infanterie perdit plus de 1.000 hommes sur les 3.400 initiaux. Typique de la façon dont les américains furent employés à cette étape de la guerre, les Français avec la 28^e Division traversèrent une large vallée pour franchir la rivière et attaquèrent les troupes allemandes retranchées au nord de la rivière. L'équation fut simple plus de soldats américains que de balles allemandes. Flinn qui avait commencé la bataille en commandant un secteur termina comme commandant de la Compagnie A.

« Je ralliais la 110^e Division de la Compagnie A..... nous avions 6 officiers et lorsque nous atteignirent la rivière Vesle, j'étais le seul qui restait. Je serais incapable de me rappeler de tout ce qui s'est passé durant cette avancée. Il y a eu des moments où j'ai eu faim, froid, j'étais si fatigué que j'ai souhaité qu'une balle ou un obus me touche et fasse son œuvre proprement et rapidement afin que je puisse me reposer sous cette bonne vieille terre mais toutefois, lorsque cela pouvait se produire, vous souhaitez que les tirs soient trop courts pour vous atteindre »

Après qu'un tiers des hommes ait été tué en opérations et après la percée de fin juillet la 110^e n'eut que peu d'engagements. Lorsque les Allemands commencèrent leur retraite générale, après sécurisation de la Vesle, la 28^e Division fut relevée et se mit en mouvement pour gagner leur nouvelle assignation : La Meuse –Argonne.

« Nous avons tous quitté la Vesle le 10 septembre pour aller nous reposer à l'arrière et combler les pertes en hommes. Nous avons marché toute la journée sous une pluie battante et nous étions trempés jusqu'à la moelle.

Nous sommes montés dans des cars, 20 dans chaque, qui, une fois partis ne firent aucun arrêt pendant 40 heures. Nous avons enfin atteint la ville de repos. J'ai eu un excellent billet de logement : une grande chambre avec merveilleux grand lit français. Les hommes aussi reçurent de très bons logements. Nous sommes restés 3 jours dans cette ville, faisant bien sûr des manœuvres 7 heures par jour. Dans l'intervalle, un Capitaine et un 1^{er} Lieutenant ont été assignés à ma Compagnie et bien sûr j'en ai perdu le commandement puisque tous deux étaient plus gradés que moi. Toutefois le Major m'a dit, le 3e jour, qu'il me recommanderait pour une promotion au grade de 1^{er} Lieutenant. J'en fus satisfait.

Nous pensions à ce moment-là , qu'étant à l'arrière, nous aurions une permission d'au moins 2 semaines, mais non, comme d'habitude, nous avons reçu l'ordre, dans l'après-midi du 3eme jour de notre permission, d'être prêts à partir à 8 heures ce même soir. Effectivement, à l'heure dite, nous étions prêts et sommes partis en marchant sous une pluie battante, froide. Les 3 nuits suivantes furent identiques, toujours sous la pluie. Au cours de la 4^{ème} nuit, nous sommes arrivés sur ligne de front près de Verdun. »

Ca devait être la nuit du 19 au 20 septembre et le jour suivant, à midi, le Corps I de la Première Armée américaine reprit la 28^e Division, au grand soulagement des soldats qui avaient demandé le changement de commandement et c'est Général « Black Jack » Pershing qui émit les ordres pour le lancement de l'Offensive Meuse – Argonne inscrite pour le 26 septembre. Le 1^{er} Corps serait sur le flanc gauche de la Première Armée avec sa 28^e Division au centre et la 110^e d'Infanterie ancrée sur le flanc droit de la 28^e Division.

Cette formation plaçait Flinn – qui avait récupéré le commandement de la Compagnie A car le Capitaine et le 1^{er} Lieutenant, étaient malades, souffrant de fièvre – et ses hommes sur la berge ouest de la rivière Aire tandis que le reste de la 110^e et toute la 28^e Division se déployaient sur leur gauche. De l'autre côté de la rivière, sur leur droite, se trouvait la 35^e Division. Leur assignation était, comme pour tous ceux de la Première Armée US, de percer les lignes allemandes et de les repousser de l'autre côté de la Meuse. La Première Armée passera le reste de la guerre à livrer bataille là.

Dans sa lettre, le soldat blessé était arrivé au point où les événements lui ayant laissé une si vive impression, les détails lui revenaient à une allure folle, et l'énergie avec laquelle il écrit se retrouvait sur cette page dans son écriture ferme et rapide.

« Dans la nuit du 25, nous sommes sortis des bois, sommes revenus sur nos pas pendant 1 km environ, nous avons ensuite pris une route sur la gauche puis marché sur 1,5 km jusqu'à..... la rive gauche de l'Aire. Nous avons suivi cette rivière en direction du nord, reprenant au passage toutes localités. Le temps de rejoindre nos positions pour être opérationnels, après que nos tirs de barrage aient été levés, il était 2H15 du matin. Nous avons ouvert le feu et croyez moi c'était quelque chose, les tranchées boches furent écrasées au point de devenir une ligne de profonds trous d'obus. Les tirs avaient tellement abîmé la route qu'il était impossible de la reconnaître. Tout a été détruit du côté des Allemands.

Le bruit de nos canons était bien pire que celui du tonnerre. Nous étions si fatigués que nous nous sommes étendus sur le sol détrempé par la pluie et que nous avons dormi pendant une heure et demie environ.

Notre barrage levé, nous avons continué. Nous avons beaucoup de petits tanks au début de l'attaque mais très vite nous les avons laissés derrière nous. Ce fut un barrage tellement efficace que nous n'avons rencontré aucun boche jusqu'à ce que nous ayons pénétré leurs lignes sur environ 3 kms (2 miles). Là on a commencé à s'amuser. Aux environs de 6 heures du soir, après s'être forcés à avancer pendant toute la journée et pris 7 ou 8 villes ou villages – peut-être plus, peut-être moins, on n'a pas eu le temps de compter et quant aux noms de ces villes, s'il s'agit d'un nom qui peut être retenu facilement c'est bien mais s'il s'agit d'un nom courant français c'est impossible de s'en souvenir, sauf si on a une carte du secteur (j'en avais 2 mais elles ont été soit abîmées par un schrapnel ou déchirées). Comme indiqué précédemment, à 6 heures du soir, nous avons été stoppés. Nous étions bien en avant de notre artillerie et nous sommes heurtés à l'art militaire des boches et au feu de leurs mitrailleuses. Autre chose nous n'avions aucun soutien sur notre flanc droit, la Division qui devait être à notre droite ne s'étant pas déplacée à la même vitesse que nous.

Nous nous sommes jetés dans des trous d'obus sur la ligne et nous nous sommes préparés à passer la nuit là, sous les yeux des boches qui nous observaient en permanence. Tous ces trous d'obus étaient partiellement remplis d'eau que nous avons pu utiliser pour remplir nos cantines car la journée avait été chaude à la fois à cause du soleil mais aussi des allemands. Nous avons creusé les parois des trous ainsi qu'une place juste assez grande pour s'asseoir et avoir la tête au-dessous de la surface du sol. Les allemands ouvrirent le feu avec tout ce qu'ils avaient et nous avons conservé nos têtes dans nos épaules pendant une heure environ ; comme l'obscurité s'installait, les boches s'arrêtèrent.

J'installais des avant-postes pour protéger mon secteur et également un sur le flanc droit. J'ai grappillé 30 mn de sommeil cette nuit là.

Le matin suivant, vers 6 heures nous avons commencé par utiliser 4 tanks devant nous pour faire une brèche dans les barbelés mais ensuite nous devons grimper et crapahuter au travers lesdits barbelés, 4 tanks ne

peuvent faire que 4 trous. ils ne les firent mais pas en face de nous ! Nous avons pris la ville où du moins ce qu'il en restait – seul un mur était encore debout.

Puis nous sommes arrivés à Montblainville. Nous avons été stoppés là par un feu nourri provenant de 10 nids de mitrailleuses. Je me rendis compte qu'en restant en contrebas, ma compagnie pourrait dépasser les mitrailleuses, monter vers la ville par la droite et que nous serions (peut-être) protégés la plupart du chemin. Je donnais l'ordre d'avancer en disant « suivez-moi » et avec beaucoup de chance, nous sommes arrivés sur la route à l'extrême droite de la ville »

Montblainville est situé au sommet d'une falaise surplombant l'Aire à l'est et la vallée d'un affluent de cette rivière. Au-dessus, à environ 35 m, la position allemande à Montblainville représentait une énorme difficulté qui bloqua net la 110^e. Seule la Compagnie A en bas le long de la rivière était suffisamment à couvert pour s'approcher de la position sans être hachée par les nids de mitrailleuses allemandes. Flinn décrit la prise de Montblainville.

« La première chose que je vis fut un cheval blanc qui avait une blessure par balle dans la jambe arrière gauche et qui nous regardait avec des yeux très tristes. Nous nous déplaçons avec beaucoup de précautions le long de cette route et arrivés dans les rues nous avons lâché des grenades dans tous les abris etc... Nous avons traversé la ville pour sortir au nord de celle-ci et nous avons été de nouveau stoppés par le feu de mitrailleuses.

Seule ma compagnie avait pu traverser la ville ; les parties centrale et gauche de notre ligne étaient encore bloquées en ville par 3 nids de mitrailleuses. Je suis revenu avec 8 hommes et bien sûr, ce fut facile de nettoyer ces nids car nous arrivions sur eux par l'arrière. Nous avons lâché demi-douzaine de grenades dans chaque nid. Les tirs cessèrent et quelque part ils rejoignirent la guerre en enfer.

J'informais les autres compagnies qu'elles pouvaient venir et nous avons regardé autour de nous sans curiosité et dans un abri nous avons trouvé des cigares, des cigarettes, de la confiture, du pain qui n'était pas mauvais. Nous avons capturé un cuisinier allemand qui préparait le petit déjeuner pour 120 hommes. Ce petit déjeuner, presque prêt, se composait d'une café très allongé (je ne pense pas qu'il s'agissait de vrai café mais il en avait la couleur) Il y avait aussi une sorte de céréales qui ressemblait à un mélange de sciure, de flocons d'avoine et de maïs. Je ne laissais pas mes hommes en manger »

Le cuisinier allemand dit à Flinn que le petit déjeuner était pour la relève qui devait arriver le matin même. A 11H30 du matin, la colonne de relève approchait et la Compagnie A était prête à les recevoir.

« Nous nous sommes mis en mouvement et je choisissais sur la ligne que j'avais formée, un trou d'obus pour abriter le commandement. Nous étions, en gros, à 100 m (100 yards) au nord de Montblainville, les hommes étant positionnés en ligne à intervalles de 10 à 12 m (12 à 15 yards). Nous étions sur le plateau et sur notre droite, il y avait la vallée de l'Aire d'une largeur d'environ 110 m (110 yards) à environ 60m (200 feet) en dessous de nous.

J'étais de retour de notre « nettoyage » des nids de mitrailleuses depuis 3/4 d'heure lorsque l'éclaireur que j'avais envoyé scruter la vallée rapporta qu'un large corps de boches arrivait dans la vallée et venait dans notre direction.

J'allais vérifier et je les vis venir. Je demandais à mon éclaireur de prendre 10 hommes que j'alignais tous les 2 ou 2,5 m sur le haut du plateau, avec des grenades à main. Je leur ordonnais de ne rien lancer avant que je ne leur en donne l'ordre. J'attendais qu'ils nous aient dépassés avant de donner le signal.

Ils furent surpris et effrayés. Ils avaient si peur qu'ils restèrent figés pendant au moins 30 secondes. Pendant ce temps nous les bombardions si rapidement qu'ils ne purent rien faire puis quelques uns tentèrent de se ruer vers leur ligne mais je doute qu'ils aient pu réussir car nous avons utilisé nos fusils et crois-moi ce fut du sport de tirer sur eux, ils étaient une cible de grande taille et se trouvaient très près de nous de sorte qu'il était facile d'atteindre ceux qui fuyaient.

Ceux qui restaient étaient tous agenouillés, avec leurs mains en l'air, poussant des cris en demandant pitié. Nous les avons laissés se rendre. Je pense qu'il n'en restait pas plus de 37. Ce fut un massacre. Leurs yeux sortaient de la tête et ils étaient aussi blancs que la feuille de papier sur laquelle j'écris. Parmi ces prisonniers, il y avait 2 officiers et c'est à l'un d'eux que j'ai pris une excellente paire de jumelles que j'ai d'ailleurs perdue depuis. Lors de cette séquence, les boches n'ont pas tiré un seul coup de feu.

A environ 400 m, en face de nous, sur le plateau, les boches avaient 2 mitrailleuses et une rangée d'hommes en tirailleurs comme la nôtre. Après avoir vu ou découvert ce qui était arrivé à leurs hommes dans la vallée, ils abandonnèrent leur position en face de nous. Encore du sport ! en repartant ils s'exposaient en traversant cette faible distance mais bien soit petite, nous étions 6 sur 60 (?). Mon sergent, mon éclaireur et moi-même étions les seuls, en raison du terrain, à pouvoir voir ce qui se passait.

Nous avons tenu la position cet après-midi-là, repoussant 2 contre-attaques et lorsque la dernière nuit vint, je la passais en combattant. »

Cet après-midi un commandant de la 55^e brigade exigea de savoir pourquoi l'avance avait été stoppée après la prise de Montblainville. Flinn expliqua que la 110^e n'avait pas eu de contacts avec la 35^e Division à droite, ni avec qui que ce soit de la 55^e ou 56^e brigade, à gauche (la forêt de l'Argonne). Après avoir inspecté la position au nord de la ville, l'officier complimenta Flinn et les autres officiers et retourna à l'arrière. La 110^e, profondément enfoncée en territoire allemand, fit face à une nuit difficile.

« Je n'eus pas la possibilité de dormir cette nuit-là car dès la nuit tombée, je sortis avec une patrouille pour localiser les boches que nous avons vus dans l'après-midi et également reconnaître le terrain. Les boches que nous avons blessés étaient là-bas et l'un d'entre eux d'une voix extrêmement puissante, hurlait « Jésus », ce qui nous mit les nerfs à vif. Nous ne pouvions pas les localiser avec précision mais toutefois lorsque nous nous sommes approchés d'eux, ils nous ont entendus et cessèrent leur tapage. Je n'allais pas conduire mes hommes dans ce qui pouvait se révéler être un de leurs pièges.

Je revins de cette patrouille et passais le reste de la nuit à faire des allers-retours entre le PC du bataillon et mon PC ».

Des plans furent établis en prévision de l'avancée du matin suivant. Le but final était d'atteindre la ville d'Apremont qui était située sur le plateau voisin. Le 110^e devrait traverser le reste du plateau de Montblainville, puis un autre ravin, livrer bataille sur le plateau d'Apremont et prendre la ville. Au soir du 28, le Major qui commandait la 110^e obtenait la Congregational Medal of Honor lors du combat pour la prise de la ville. Flinn ne serait pas là avec lui.

« Le matin suivant, le 28 septembre 1918, nous avons traversé, et avons débusqué quelques-uns de leurs postes de mitrailleuses et avancé quelques kilomètres, quand j'ai été blessé. J'étais juste arrivé en haut d'une colline et avais franchi la crête, je me trouvais à 3 m devant mes troupes lorsqu'une balle de mitrailleuse m'a transpercé comme si j'étais une feuille de papier. Aucune douleur ni quoi que ce soit d'autre mais du sang en grande quantité. Je ne tombais pas immédiatement mais avançais de quelques pas, puis je tombais face contre terre ».

La guerre était terminée pour le Second Lieutenant Flinn. Deux mois plus tard, alors qu'il terminait sa lettre, il informa finalement à sa femme de la gravité de sa blessure et combien il avait été près de mourir.

« Je ne crois pas avoir mentionné précisément l'endroit de la blessure. J'ai télégraphié que j'avais été touché à l'épaule droite pour que tu ne t'inquiètes pas. Je savais que si je ne mourais pas sur le champ de bataille, je ne mourais pas à l'hôpital et c'est la raison pour laquelle j'ai envoyé le télégramme sous cette forme. La blessure se trouvait à 4 cm (1.5 inch) des 2 os formant un V, sous le cou et manqua de peu l'autre os situé entre le V et le haut de l'épaule. La balle sortit juste sous l'omoplate droite et environ 5 cm à droite de la colonne vertébrale. Elle

transperça le poumon. Je suis guéri maintenant y compris mon poumon. La seule raison pour laquelle ils ne me laissent pas partir maintenant c'est qu'il y a encore un peu de liquide dans la partie basse de mon poumon, mais qui est rapidement absorbé par mon organisme.

Tous les docteurs m'ont dit que j'étais passé près. Je suis resté sur le terrain pendant 4 heures avant d'être récupéré par mes hommes et emmené à l'arrière au poste de 1^{er} secours qui était à quelque distance derrière notre point de départ du matin. J'atteignis l'hôpital de base 2 jours plus tard après avoir été transporté sur une civière pendant 10 km, puis en ambulances pendant 130 km et finalement en train. Ce voyage nous fit tous souffrir et j'ai eu mon lot de souffrance, les routes n'étaient pas aussi plates que la 5^e Avenue, surtout lorsque lorsqu'elles ont été bombardées ».

Henry Flinn réalisa qu'il avait survécu parce qu'il avait été blessé par un balle traçante enrobée de phosphore chaud qui permettait aux tireurs de voir la trajectoire de leurs balles. Lorsque la balle avait transpercé son corps, elle avait cautérisé la blessure minimisant ainsi la perte de sang et l'exposition aux infections. Mais maintenant à l'hôpital de l'Armée, il pouvait terminer sa lettre.

« et s'il te plaît arrête ce truc de héros. J'étais seulement 1 parmi 2 millions, dis-le aussi à ceux qui ont lancé cette histoire. Je ne veux pas t'offenser mais j'aimerais que tu tiennes compte de mon point de vue : Je ne suis pas un héros.

Je peux dire que c'est quelque chose cette lettre, presque un petit livre. C'est un aperçu de mes pérégrinations depuis que j'ai quitté le pays. Je vais aussi bien que possible, je mange, je dors, je fume et je réagis comme n'importe quel être humain ordinaire. Tu peux donc voir que je suis aussi bien qu'avant.

Je vais te confier un petit secret que j'ai gardé pour moi depuis plusieurs semaines maintenant. Je parie que ta curiosité est éveillée et que tu es anxieuse de le connaître aussi je ne vais pas te faire languir plus longtemps. Tu sais que même dans mes meilleurs jours je n'ai jamais été un géant. Voici : j'ai perdu en poids environ 20 kg (45 lbs = livres anglaises) mais j'ai presque tout récupéré. Deux semaines après avoir été blessé je pesais presque 40 kg, tu peux t'imaginer à quoi je ressemblais : un tas d'os.

Pardonne mon sens de l'humour mais il fallait que tu devines.

Je dois terminer ou je ne pourrai jamais tout mettre dans une enveloppe.

Joyeux Noël et Bonne Année à tous.

Je reste ton mari aimant et tout dévoué.

Harry J Flinn 2nd Lieutenant »

EPILOGUE

Harry Joseph Flinn Sénior survécut à sa blessure et retrouva sa femme Marion et une nouvelle maison qu'elle avait achetée pour eux à Yonkers (New-York) au bout d'une ligne de trolley. En 1928 naissait leur premier fils suivi rapidement par une fille et un autre fils. En 1965, à l'âge de 65 ans, il prit sa retraite après avoir travaillé chez American Cork pendant 51 ans, principalement dans l'emballage de produits cosmétiques. En 2003 sa descendance se composait encore de 2 enfants, 11 petits-enfants et 16 arrière-petits-enfants.